



MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LARA

La danse macabre

LARA

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Lara / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Danse macabre

Identifiants : Canadiana 20200082264 | ISBN 9782898041273 (vol. 3)

Classification : LCC PQ2664.U693 L37 2020 | CDD 843/.914—dc23

Lara, La Danse macabre

© Calmann-Lévy, 2020

© Les éditions JCL, 2021 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Xload / Depositphotos ;

LeoPatrizi / iStock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LARA



La danse macabre

LES ÉDITIONS JCL 

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,

*Quelques mots pour accompagner ce troisième et dernier volume de la série Lara. J'ai eu beaucoup de plaisir et d'émotions en parcourant la Bretagne, jeune femme au bras de mon époux originaire de cette magnifique région pleine de charme, où abondent de sublimes vestiges d'un lointain passé. Son nom vient d'ailleurs d'un terme latin, *Brittania*, jadis donné à l'Angleterre par les Romains. Il y aurait tant à dire...*

Grâce à Lara, j'ai pu retrouver ce pays bien-aimé qui flatte l'imaginaire, notamment le Morbihan, décor principal de mes intrigues. Même si je me suis pas de nouveau promenée là-bas, j'ai eu l'impression, par le biais de mes recherches pour la documentation, de revoir les forêts, les falaises, la mer et ses hautes vagues.

Souvent, vous entreprenez un voyage sur les lieux servant de cadre à mes ouvrages. C'est le cas pour ma chère vallée des Eaux-Claires, aux portes de ma ville natale, où j'avais situé Le Moulin du loup, pour le village minier de Faymoreau en Vendée, où se déroule La Galerie des jalousies pour ne citer que ces deux exemples.

Alors, si le cœur vous en dit, n'hésitez pas à vous promener au bord du golfe du Morbihan, ou le long des côtes bretonnes, sur les traces de Lara, de sa sœur Fantou et de mes autres personnages.

Je tiens toujours à préciser, même si cet avertissement figure sur chaque ouvrage sérieux, que toute ressemblance avec des personnes existantes serait fortuite, et que les événements évoqués sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note.

Agréable lecture à tous,

Marie-Germaine Dupuy

Un océan de mensonges

Au large des côtes bretonnes, mercredi 11 juillet 1951

Olivier éprouva un vif soulagement en respirant l'air frais aux fortes senteurs marines, qui l'assaillit à peine arrivé sur le pont. Il entendait le choc des vagues sur la coque du bateau. La mer était forte, houleuse. En bon marin, il avait pu estimer la distance parcourue depuis l'embarquement.

« Nous sommes sur l'océan, songea-t-il. Loin des côtes. »

Le canon de revolver qu'on pointait entre ses omoplates l'exhortait à la prudence, pourtant il avait envie de se retourner et de désarmer l'homme debout derrière lui. Mais il n'était pas en position de tenter un acte désespéré. Les yeux bandés, bâillonné, ses gestes étaient restreints par les menottes qu'on lui avait passées.

— Quelle chance, il ne pleut plus, fit une voix froide, toute proche. Ce qui va suivre aurait été moins plaisant à fond de cale.

Le timbre bas, monocorde, comme dépourvu de la moindre nuance d'humanité, lui était devenu familier. Il ignorait combien de jours au juste il avait été séquestré, mais il avait été mis à l'isolement dans une pièce obscure et c'était cet individu qui lui apportait de l'eau et du pain, par un guichet. Une chose venait de changer aujourd'hui, il se trouvait désormais sur un bateau et non plus sur terre.

Il enragea d'être de nouveau condamné au silence, aveuglé de surcroît.

— Je vais tout vous expliquer, ajouta Magnus Barry. Ne tentez rien, sinon je tire.

« Un peu plus tôt, un peu plus tard, pensa Olivier. On va me tuer et balancer mon corps en haute mer. »

Le seul sens dont il disposait était l'ouïe. Il nota le grondement d'un moteur puissant dans les entrailles du bateau, sans doute un modèle d'une taille conséquente. Malgré le sifflement du vent et la rumeur de l'océan, il perçut aussi l'écho d'un sanglot terrifié.

— Arrêtez-vous ici ! ordonna Barry. Quelqu'un tient à vous parler. Ce sera à l'aide d'un mégaphone, depuis la cabine du pont supérieur. Je dois vous ôter le bâillon, mais à une condition. Ne hurlez pas, ne protestez pas, contentez-vous de répondre.

La situation était aberrante, presque surréaliste. Olivier avait largement eu le temps de réfléchir et il en revenait toujours à la même conclusion. Ceux qui avaient cherché à lui nuire dès la fin de la guerre le tenaient enfin.

« Je n'en réchapperai pas, se dit-il. Je voudrais juste savoir ce que j'ai pu faire à ces gens. »

Alors que les doigts habiles de Barry commençaient à dénouer le bâillon en tissu, le jeune homme eut la certitude qu'il allait être exécuté d'ici peu. Il revit à une vitesse folle, à l'instar d'un film en accéléré, les circonstances de son enlèvement, puis sa captivité.

« Ce gendarme, Auffret, a fait monter un type à l'arrière de la voiture où j'étais assis, à cinq cents mètres à peine de la villa. Je ne comprenais pas, j'ai cru que l'inconnu allait peut-être nous livrer ce fameux élément nouveau, au sujet de mon affaire. Mais il m'a tout de suite menacé d'un revolver et a sorti un linge imprégné de chloroforme, ensuite il a dû m'assommer. J'ai repris conscience dans cette maudite pièce noire. J'ai perdu la notion du temps, je ne sais même pas quel jour on est... »

Débarrassé du bâillon, il faillit crier de rage, mais il se domina. Barry insista tout bas :

— J'ai ordre de vous abattre si vous dites un seul mot sans y avoir été autorisé. Avez-vous compris ?

Olivier ne tomba pas dans le piège. Il hocha la tête pour signifier son accord. Afin de garder son calme, il se concentra sur les bruits qui l'assaillaient, car, pendant son confinement, le silence lui avait paru une torture. Quelqu'un pleurait, une femme. Submergé par une peur atroce, Olivier pensa à Lara, ou à sa mère, Madeleine. Mis au supplice par le doute, il serra les lèvres, le cœur cognant à grands coups sourds.

Soudain une voix s'éleva, amplifiée et déformée par l'usage du mégaphone.

— Monsieur Kervella, lui disait-on, vous avez été un brillant combattant de l'ombre, durant quelques mois. Manier une arme ne vous dérangera pas. Il y a en face de vous, sur le pont de mon bateau, des gens dont je n'ai plus besoin. Ce sera à vous de les exécuter. Un par jour. Répondez !

Plongé dans un cauchemar innommable, Olivier respira pour ne pas céder à la fureur. Il lança un « non » retentissant.

— Je m'y attendais, clama-t-on. C'est bien dommage. Si vous refusez, des personnes qui vous sont très chères en paieront le prix. Répondez !

— Le nom de ces personnes ? demanda le jeune homme, sans perdre le contrôle de ses nerfs.

Il tremblait intérieurement d'un effroi sacré. Depuis qu'il avait été enlevé, on avait pu kidnapper aussi Lara et leur petite Loanne. Il se sentait totalement impuissant.

— Votre charmante compagne, déclara-t-on, et votre jolie maman à laquelle nous avons déjà prélevé un morceau d'oreille, orné d'un précieux pendant en saphir. Si vous n'obéissez pas, elles seront mutilées, puis soumises au bon vouloir de mes trois matelots, avant d'être tuées, bien sûr.

Olivier était extrêmement attentif aux intonations du personnage. Il espérait déceler des fausses notes, prouvant qu'on lui mentait. La haine s'éveillait, dans chaque fibre de son être. Faisant preuve d'un sang-froid hors du commun, il demeura muet, fidèle aux consignes reçues.

« Ils veulent ma mort ; si je me révolte, si j'exprime ce que je ressens, je prendrai une balle dans la tête », se raisonna-t-il.

Autant il avait cédé à la paranoïa au cours des dernières semaines passées à Locmariaquer, autant Olivier réussissait à se maîtriser, enfin confronté à ses ennemis. Il se rappelait de façon précise leurs tentatives sournoises et dénuées de logique, mais également certains propos du commissaire Renan.

— Répondrez-vous encore « non » ? interrogea son interlocuteur invisible. Quelle importance de tuer des étrangers, si cela doit sauver la vie des femmes que vous aimez ? Répondez !

Cette fois, la voix grandiloquente avait eu des accents d'impatience, ainsi qu'une vibration bizarre. Olivier s'efforça de les analyser. Il perçut de la vanité, de la perversité, et, de toute évidence, une forme de démence.

« Qui est-ce ? se demanda-t-il. Cet homme veut se venger, il désire me faire souffrir, ou me rendre fou. Pourquoi ? »

Il se souvint soudain du milicien d'une trentaine d'années qu'il avait dû abattre pour sauver la vie d'Élodie Bart, la petite-cousine de Rozenn et d'Odilon.

« Il allait tirer sur elle, j'ai été plus rapide. Ensuite j'ai mis le feu à la grange. S'il s'agissait de son père, qui voudrait se venger ? Non, son père était ouvrier, il n'aurait pas eu les moyens d'acheter un bon bateau ni de se payer des hommes de main. »

Olivier sentit le canon du revolver s'enfoncer davantage au creux de son dos.

— Monsieur vous a prié de répondre, marmonna Barry d'un ton neutre.

— « Monsieur », vous vous faites appeler « Monsieur », rétorqua bien fort Olivier. Je n'exécuterai personne sans être sûr que ma femme et ma mère sont bien là, et que, en vous obéissant, je leur sauverai la vie !

L'océan se déchaînait. Une énorme vague se brisa à tribord en éclaboussant le pont. Le bateau fut secoué avant de plonger dans un creux et de franchir un mur liquide. Un cri affolé s'éleva, un cri de femme.

— Elles sont là, à fond de cale, affirma la voix devenue rauque, dans le mégaphone. Alors ? Répondez !

Il y avait des notes d'intense satisfaction dans le timbre dur, étouffé cependant par la fureur de la mer. Olivier prit sa décision. Il était seul, dans l'incapacité totale de secourir Lara et sa mère par une action d'éclat, si vraiment elles se trouvaient à bord, ce dont il doutait confusément.

— J'accepte ! hurla-t-il. Si je peux leur parler avant ! Leur dire adieu avant de mourir, car je suis condamné, je le sais.

— Pour qui vous prenez-vous, Kervella ? Vous n'avez plus aucun droit ni aucun choix. Répondez !

— Je me prends pour un type désespéré, alors qu'on en finisse ! Que dois-je faire ?

Ce fut Magnus Barry qui donna des explications à Olivier, en braquant l'arme sur sa tempe.

— Je vais ôter le tissu qui vous empêche de voir et vous fournir un couteau affûté par mes soins. Vous devrez égorger ces gens. Pas question que vous teniez un revolver. Hans, viens m'aider.

La sonorité du prénom prêtait à croire qu'il s'agissait d'un étranger, soit allemand, soit nordique.

— La manœuvre est simple, ajouta Barry. Si vous tentez quoi que ce soit au moment où je vous enlève les menottes pour libérer votre bras droit, Hans, armé lui aussi, vous tirera à bout portant en plein cœur. Moi, je

vous accompagnerai pendant les exécutions. Votre poignet sera attaché au mien. C'est compris ? Je répète, avez-vous compris ?

Prudent, Olivier approuva en silence. Il misait tout sur une simple supposition : Lara, la femme qu'il adorait, et sa mère ne pouvaient pas être sur le bateau. Il refusait cette éventualité. Mais s'il disparaissait, le dément du pont supérieur n'aurait plus aucun motif de leur nuire. Il devait faire en sorte d'être tué.

On dénouait à présent le bandeau noir qui l'aveuglait.

— *N'eo ket posubl, aotrou*¹, s'égosilla une femme au même instant.

Il reconnut la voix qui lui lançait cet avertissement. C'était Odette, leur employée de maison, à Dinard. Olivier, le cœur serré, s'interrogea sur le sens réel de ces mots. Lui criait-elle qu'il ne devait pas obéir ou que Lara et Madeleine n'étaient pas là... ? Un coup de feu éclata, tandis qu'il retrouvait la vue, découvrant à travers un brouillard le ciel, l'océan d'un gris verdâtre, la proue d'un grand bateau, puis le corps d'Odette, au sol, encore agité de soubresauts.

— Odette ! appela-t-il, révolté. Bande d'assassins !

La malheureuse avait été touchée à la poitrine. Elle était à moitié nue, en combinaison rose. Il crut deviner du sang entre ses cuisses, de longues traînées d'un brun rougeâtre. Sa vision se fit plus précise. Hors de lui, épouvanté, Olivier sentit néanmoins qu'on actionnait le mécanisme des menottes. Dès qu'il entendit un déclic, il força sur ses bras engourdis en balayant l'espace autour de lui avec violence. Aussi brusquement, il courut vers le bastingage qu'il enjamba.

Quelqu'un avait hurlé son prénom, il en était sûr. Mais l'océan l'engloutissait déjà. Quoique très bon nageur, le jeune homme ne lutta pas, avalant même une gorgée d'eau salée, amère. D'autres détonations

1. « C'est pas vrai, monsieur », en breton.

retentirent, alors que les remous l'entraînaient vers les hélices.

« Daniel, j'ai vu Daniel sur le pont, et il me regardait... »
Ce fut sa dernière pensée.

Locmariaquer, villa des Bart, même jour, même heure

Lara et Fantou étaient de retour dans le salon de la villa, après avoir contemplé longuement la mer depuis la fenêtre de leur chambre. L'expérience du pendule en noisetier, effectuée par Rozenn, avait donné aux deux sœurs à la fois un fragile espoir et de vives inquiétudes.

— Le commissaire Renan n'est toujours pas arrivé, leur indiqua Madeleine Kervella, avec un soupir exagéré. J'ai pourtant hâte de retrouver mon mari.

— Le patron a téléphoné, il aura du retard, précisa l'inspecteur Ligier, adossé au mur, près de la porte du petit bureau d'Odilon.

Lara, qui n'avait aucune envie de subir les états d'âme de la mère d'Olivier, trouva un prétexte pour s'éclipser.

— Il sera bientôt l'heure de dîner, fit-elle remarquer. Viens, Fantou, allons voir ce qui se passe dans la cuisine.

Elles retrouvèrent Rozenn, ainsi que leur mère et Odilon. Quant aux enfants, Loanne et Pierre, ils jouaient encore avec la pâte à modeler, les mains maculées de traces colorées.

— Nous devons nourrir tout ce monde, ronchonna le retraité. Rozenn a prévu de faire cuire du riz et d'entamer nos réserves de sardines en boîte.

— Du pain et du pâté auraient suffi, déplora Armeline. Le plus important est de faire manger les petits.

Le terme affectueux réchauffa le cœur de Lara. Elle comprit que sa mère considérait désormais Pierre sans rancœur ni dédain, même si le garçonnet était né d'une liaison adultère de son défunt mari.

— Tu as raison, maman, répondit-elle gentiment. Comme ça, nous les coucherons de bonne heure.

Fantou demeurait silencieuse, en tortillant autour de son index une mèche de ses longs cheveux blonds. Elle s'approcha de Rozenn pour lui prendre le bras, en quête de réconfort.

— Ne crains rien, ma petite, lui souffla celle-ci à l'oreille. Et prie de toute ton âme.

— Qu'est-ce que tu marmottes ? s'impatienta Odilon.

— Je console notre Fantou, il n'y a pas de mal à ça.

— Ouais, tant que tu suis mes conseils, ma pauvre sœur, et que tu ne lui donnes pas de faux espoirs.

— Allez-vous me dire de quoi il s'agit ? s'offusqua Armeline. Lara, que faisiez-vous là-haut, Rozenn, Fantou et toi ?

— Nous en parlerons plus tard, maman, quand les enfants seront au lit. Loanne, ma petite bouille, il faut te laver les mains avant de prendre ton repas. Je vais faire réchauffer le potage de légumes. Tu en voudras aussi, Pierre ?

Son demi-frère ne leva même pas le nez de la boule marron qu'il triturait, l'air rêveur. Fantou attrapa un carnet qui était au bord du buffet. Aniela Galinsky, la tante du petit garçon et la sœur de cette Zofia dont Louis Fleury avait été amoureux au point de se suicider, y avait consigné des phrases simples en polonais.

Fantou égreña des mots en langue étrangère, dont la sonorité et le sens firent réagir Pierre. Il lâcha un « oui » bien audible, en souriant timidement.

— Notre adorable petit frère veut bien de la soupe, annonça la jeune fille, sans cesser de consulter le lexique établi à leur intention. Même s'il doit vite apprendre le français, je crois qu'il apprécie d'entendre du polonais.

Un coup de Klaxon sur la route la précipita vers la fenêtre. La Rosengart du commissaire Renan se garait devant le portail de la cour. Fantou aperçut le profil

de Jonathan Kervella, assis sur le siège avant, du côté passager.

— Ils sont là ! s'écria-t-elle. Il y a l'adjudant Nieul, aussi.

Lara se précipita dans le vestibule. Nérée aboyait déjà, derrière la porte qui ouvrait sur le perron. Madeleine accourut à son tour, ses traits poupins et ses yeux noisette éclairés par la joie.

— Jonathan me manquait tant, confia-t-elle à la jeune femme.

— Moi, c'est Olivier qui me manque, madame, rétorqua-t-elle. Il serait peut-être temps, maintenant que votre mari est là, de nous dire la vérité.

Madeleine haussa les épaules sans daigner lui répondre. Elle ne portait plus de pansement à son oreille blessée, dissimulée par ses lourdes boucles sombres. La plaie était en bonne voie de cicatrisation, grâce aux soins de Rozenn.

— La vérité a parfois plusieurs facettes, Lara, chuchota-t-elle enfin, en lui décochant un regard apitoyé.

Elles n'eurent pas le loisir de discuter davantage. Nicolas Renan entra, son chapeau rejeté en arrière sur ses mèches brunes, le col de sa chemise entrouvert, la cravate desserrée. Il portait sa veste sur le bras. Grand et mince dans son costume froissé, Jonathan Kervella le suivait, sans se départir de son air hautain, menottes aux poignets, surveillé de près par l'adjudant Nieul.

— Comment avez-vous osé menotter mon époux ? s'indigna Madeleine.

— M. Kervella a tenté de s'enfuir, expliqua Renan.

Lara adressa au commissaire un vague sourire. Elle lui trouvait les traits tirés, ce qui accusait le pli sarcastique de ses lèvres, et les cernes sous ses yeux étroits.

— Chéri, mon pauvre chéri, c'est honteux de te traiter ainsi, en criminel, se lamentait Madeleine, blottie contre son mari.

— Ne te formalise pas pour des détails, tout va bien, je suis là, avec toi, répondit-il assez bas.

Rozenn et Fantou sortirent à leur tour de la cuisine, escortées par Odilon.

— Passons dans le salon, conseilla le policier, avant de remercier son adjoint et de lui accorder un congé de quarante-huit heures.

L'inspecteur Ligier, enchanté de l'aubaine, s'en alla aussitôt.

— Asseyez-vous, recommanda-t-il ensuite. La comédie ne peut pas continuer, madame et monsieur Kervella. Vous êtes réunis ce soir, mais dans un but précis. Je vous somme de parler, sinon vous serez tous les deux incarcérés, j'ai l'aval du procureur. Il y a eu suffisamment de morts, de disparitions inexplicables. Votre fils est en danger, son ami Daniel Masson également, comme Odette Prigent, votre employée, et Katell Rocher.

— Mais M. Kervella vous a dit qu'il mettrait Olivier en danger de mort, s'il vous parlait, commissaire, intervint Lara.

— Je suis sûr que c'est faux, trancha Renan. C'est un mensonge parmi d'autres, au même titre que les prétendus placements hasardeux qu'aurait fait cet homme, le supposé cambriolage à Dinard.

Nicolas Renan désigna Jonathan d'un geste excédé, puis il alluma une cigarette. Le silence se fit un court instant. Rozenn était restée debout sur le seuil du salon, afin d'interdire le passage aux enfants. Lara et Fantou partageaient le sofa avec le retraité.

Madeleine s'était assise sur une chaise, tandis que son mari avait investi sans gêne le meilleur fauteuil.

— Excusez-moi de prendre mes aises, ironisa-t-il, ayant noté le coup d'œil furibond que lui avait décoché Odilon. La couchette en béton de ma cellule n'était guère confortable.

— Certes, en prison, vous aurez un matelas, concéda Renan. Mais votre chère épouse prisera moins la cohabitation avec les autres détenues, pour la plupart des meurtrières.

— Vous bluffez, commissaire ! s'insurgea Madeleine. On n'envoie pas une personne innocente en détention. Je n'ai rien fait de mal, je suis une victime, on m'a mutilée.

— Oui, mais pourquoi ? tonna-t-il. C'est une énigme pour moi. Le voleur pouvait prendre le temps de détacher le bijou, ou bien, s'il était vraiment pressé, il aurait dû couper le lobe de l'oreille gauche aussi, afin d'avoir la paire. Qu'en dites-vous, madame ? C'est de la pure logique.

Lara écoutait, oppressée. Elle éprouvait un début de malaise, à cause du regard lointain de Jonathan Kervella, de la voix âpre de Nicolas Renan. Mais elle comprit vite que les deux hommes n'étaient pas la seule cause de son trouble.

Une silhouette se dessinait devant la baie vitrée bleuie par le crépuscule pluvieux. La femme au voile rouge lui apparut, d'une netteté sidérante. Son corps de statue antique drapé de noir, elle avait une main posée à la naissance de son cou. Son admirable visage, livide, exprimait un immense chagrin. La vision s'estompa immédiatement.

Lara voulut l'appeler, la retenir, mais aucun son ne sortit de sa gorge nouée par l'émotion. Fantou s'aperçut de l'attitude affolée de sa sœur.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Rien, rien, je t'assure. Je ne me sens pas très bien, c'est tout, la situation est pénible.

Fantou hocha la tête, ses larges prunelles bleues pleines de compassion. Renan, penché sur Madeleine, répéta sa question.

— Qu'en dites-vous, madame ?

— Laissez mon épouse tranquille ! se rebiffa Jonathan. Et ôtez-moi ces menottes.

— Non, vous avez essayé de fuir en sortant de la gendarmerie ! s'enflamma le policier. Sans l'adjudant Nieul,

ici présent, vous nous faussiez compagnie. Je vous faisais confiance pourtant. Où comptiez-vous aller, monsieur Kervella ? Vous connaissez à peine la ville d'Auray, et vous n'aviez pas de voiture. Bon sang, si vous voulez que je laisse votre femme tranquille, changez de comportement !

— Madeleine ne sait pas grand-chose de mes problèmes, avoua soudain le père d'Olivier. Du moins, de certains problèmes. Je lui ai expliqué que nous étions ruinés, rien de plus. Et, oui, je reconnais que je n'ai pas été totalement honnête avec vous. Nous n'avons pas été cambriolés, samedi dernier, pourtant mon épouse a subi une agression abominable, révoltante.

— Sur ce point, je suis d'accord, dit Renan.

— En fait, j'étais sorti pour revendre ses bijoux, de très belles pièces de joaillerie. Il me fallait des liquidités pour nous installer ici, à Locmariaquer, et louer un appartement. Des voyous ont profité de mon absence. Quant à Odette, Madeleine et moi l'avons cherchée dans toute la maison, de la cave au grenier. J'en ai conclu qu'elle était peut-être leur complice, commissaire.

— Ce serait une éventualité, admit celui-ci. Mais à quoi bon me débiter ça maintenant ? Il n'y a pas forcément de rapport avec la disparition d'Olivier.

— D'où mes mensonges, affirma Kervella. Je craignais de vous envoyer sur une fausse piste.

— C'était à moi d'en juger ! Quoi d'autre ?

— Dans le département des Côtes-d'Armor, près de Trégastel, on peut voir les ruines d'un château sur un îlot accessible seulement à marée basse. Vous me disiez pouvoir disposer de grands moyens, alors allez là-bas, avec plusieurs gendarmes. Mais il faudra procéder avec discrétion. Si vous prenez les lieux d'assaut, Olivier risque d'en payer le prix, d'où mon entêtement à vous cacher cette information.

— Non ! hurla Lara. Nicolas, je vous en prie, ne tentez rien !

Ce cri du cœur déchirant vrilla les nerfs de tous. Rozenn ferma les yeux, bouleversée. Elle s'en voulait, songeant que le pendule s'était trompé.

— Pourquoi ? s'étonna le policier.

— M. Kervella vient de le dire, Olivier sera en danger de mort. Il faut procéder autrement.

— De toute façon, nous avons presque la certitude que Daniel et lui sont en pleine mer, au large des côtes, oui, sur l'océan, décréta Fantou, exaltée malgré l'angoisse qui la rongait.

— Ah, et comment le savez-vous ? interrogea Renan d'un ton conciliant.

Il était désarmé par cette jeune fille aux allures de fée, comme il l'avait été cinq ans plus tôt par l'enfant délicate qui témoignait d'une foi innocente.

— Ma sœur a dû utiliser son vieux pendule, une bricole que lui a léguée, bien à tort, notre grand-père, expliqua Odilon. Il paraît qu'on peut localiser l'endroit où on a perdu un objet, ou une bête, et, par conséquent, un être humain.

— Je connais le principe du pendule, monsieur Bart, rétorqua le policier. Les résultats sont rarement fiables, voire jamais, sinon nos enquêtes en seraient facilitées. Je suis navré, Fantou.

Elle détourna le regard, gênée. Mais Lara reprit la parole :

— Olivier est peut-être déjà mort, annonça-t-elle d'une voix tremblante.

Lara renonça à révéler l'apparition furtive de la mystérieuse femme coiffée d'un voile rouge, qui, au fil des ans, semblait l'avertir des malheurs imminents. Mais Rozenn pressentit qu'elle s'était manifestée, sans doute à l'instant.

— Ne perdons plus de temps, déclara Renan en haussant les épaules. Monsieur Kervella, pourquoi me confier tout à coup le lieu où serait détenu votre fils ? Vous êtes déjà allé là-bas ?

LARA



La danse macabre

Bretagne, juillet 1951

La petite ville de Locmariaquer est toujours le théâtre d'étranges événements : la peur prend de l'ampleur dans la population.

Désespérée depuis la disparition de son époux, Lara espère malgré tout le retrouver sain et sauf. Sa jeune sœur Fantou se ronge elle aussi d'angoisse pour l'homme qu'elle aime et qui est également introuvable. Les heures à attendre s'avèrent difficiles et exacerbent les esprits, de plus en plus gagnés par la méfiance. Chacun se demande quelle terrible vérité se dissimule derrière la machination visant à détruire Olivier et pourquoi Lara semble irrémédiablement liée à cette affaire.

Pourra-t-on enfin lever le voile sur tous ces mystères entrelacés ?

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.

